

CORRESPONDANCES.

Messieurs les Rédacteurs,

Je prends la liberté de vous adresser, aujourd'hui, un petit compte-rendu de l'intéressante séance qu'ont donné les élèves du collège Joliette, le trois courant, à l'occasion de leur distribution solennelle des prix.

Déjà, plus d'une fois, j'avais eu le plaisir d'assister aux exercices littéraires et dramatiques de cette institution, mais, je ne crois pas être exagéré en affirmant qu'ils n'ont jamais été aussi brillants qu'en cette circonstance.

La salle était littéralement encombrée par l'assistance, qui, malgré une excessive chaleur, ne s'est pas lassée, un instant, d'écouter et d'applaudir. Discours, adresses, pièces et musique, tout a bien réussi.

Les élèves jouèrent le drame intitulé : *Les Jeunes Crispijn*. Redire tout ce que mirent d'âme, d'entrain, de grandeur, de force, de tendresse et de naturel, les différents acteurs qui en remplissaient les rôles serait chose impossible. Il est des scènes que le pinceau ne saurait rendre, il faut jouir de leur spectacle pour s'en former une idée.

Qu'il nous suffise de mentionner les noms de messieurs A. Marion (Rodolphe), A. Foucher (Le comte de Lansfeld), R. Bonin (Pietro), A. McGowan (Sterno), A. Panneton (Alfred), Ant. Beaudoin (Frédéric), et de dire que ces jeunes acteurs ont parfaitement compris, senti et rendu les émotions qui devaient agiter les personnages figurés dans le drame.

Après cette tragédie, qui fut vivement applaudie, M. Régis Bonin, élève finissant, nous débita un magnifique discours sur "le Canada militaire." Style large, clair, imagé, pittoresque, pensées neuves, justes et respirant le plus pur patriotisme, telles sont les principales qualités de ce morceau littéraire.

Parcourant rapidement les pages glorieuses de notre histoire, il nous a montré que le Canada, né à l'ombre de la croix et grandi sous la sauvegarde de l'épée de la France, est demeuré ce que l'on fait nos pères, un pays de foi, un sol fécond pour le courage et le dévouement qui y ont germé et produit les plus beaux fruits.

Il a prouvé que notre patrie était restée fidèle à sa sublime mission; que le peuple canadien était le peuple essentiellement civilisateur de l'Amérique. Le jeune orateur a été surtout heureux lorsque arrivant à la lutte de 1756 à 1760, il nous a peint le patriotisme, le courage héroïque de nos pères qui, une dernière fois, firent reluire les vieilles gloires du drapeau blanc sur les bords du St. Laurent. Il a conclu que si une lutte de trois siècles, tant sur les champs de bataille que dans l'arène parlementaire, n'ont pu affaiblir notre nationalité, qu'au contraire, elle est demeurée plus vivace que jamais, c'est une raison pour nous de concevoir pour l'avenir, les plus belles espérances.

Fiers de notre passé, confiants dans la foi et le patriotisme qui jusqu'ici nous ont fait grandir, soyons certains que si nous demeurons attachés à notre sol, si nous restons fidèles à nos principes religieux, nous deviendrons plus tard une des plus florissantes nations de l'Amérique.

Doué d'une élocution claire et facile, d'un geste naturel et dégagé, M. Bonin a souvent provoqué les vifs applaudissements de l'auditoire. Le jeune discoureur s'était retiré, et les accents sonores de la bande du Collège retentissaient encore dans la salle, lorsque apparurent sur le théâtre les acteurs de *Jocrisse*, vaudeville en un acte.

Cette comédie, peut-être trop surchargée de bouffonnerie, ne manque pas cependant de faire beaucoup rire. MM. McGowan et O. Péloquin remplissant les rôles de *Jocrisse* et de *Lafute*, se distinguèrent entre tous par leur naturel et le jeu si comique de leur physionomie.

Puis vint la distribution des prix, qui furent nombreux, et où l'on vit les vainqueurs de tout âge, le front couronné des palmes de la victoire.

Un très joli petit discours d'adieu, tout parfumé de poésie, et empreint d'une douce mélancolie, fut prononcé par M. Alphonse Panneton, élève finissant. On peut dire que le seul regret qu'ait laissé le jeune orateur, fut celui de son trop court séjour sur la scène. A la suite de quelques explications de M. le Directeur du Collège, touchant l'organisation de la grande loterie organisée au profit de l'institution, M. P. Sylvestre, élève de rhétorique vint présenter à l'assistance une adresse pleine d'apropos et de délicatesse.

Remerciant tour à tour le public de Joliette, MM. les membres du clergé, et les anciens élèves de la maison pour leur générosité dans les deux entreprises de la bande et de la loterie du Collège, il en vint à M. le chanoine Fabre, qui avait été prié de présider la séance. Il lui exprima combien il était agréable aux élèves de voir au milieu d'eux, en cette belle fête, le représentant de leur père bien-aimé Mgr de Montréal, combien il leur était sensible d'être honorés de la visite de celui qui, depuis si longtemps, s'est montré l'ami si dévoué de la jeunesse.

Pardonnez-nous, M. le chanoine, a-t-il dit quelque part, si le sentiment peut-être trop naïf de la reconnaissance nous enhardit jusqu'à vous appeler notre ami et à vous offrir toute l'affection réservée à ce titre si doux.

M. Fabre répondit à cette petite provocation en adressant à l'assemblée un de ces charmants discours, comme lui seul sait en faire. Il parla successivement du passé et de l'avenir de notre patrie, du bon esprit qui animait nos pères, de l'avantage des études, de la vocation de la jeunesse, de la loterie qu'il patronnait très spirituellement et termina par un éloge flatteur de la communauté de St. Viator.

M. Fabre était à peine retourné pour s'asseoir, qu'un orateur inattendu, le Dr. S. Boulet, de Joliette, se leva avec empressement, et dit que craignant que personne ne prit la parole, il allait profiter de l'occasion pour féliciter les élèves du Collège de leurs succès scientifiques, dramatiques et littéraires.

Drame, discours, musique, adieux, Directeur, professeurs du Collège, souvenir de la St. Jean-Baptiste, tout ce vaste champ fut parcouru par l'orateur qui, certes, se montra galant en distribuant à droite et à gauche de charmants petits bouquets.

Sur l'invitation qui lui en fut faite par le Supérieur, M. G. Baby, maire de la ville et ancien élève du Collège, s'excusa d'abord de ne pouvoir faire un long discours, "vu que son savant ami ayant exploré et sillonné un assez vaste champ, il ne lui restait que peu de chose à dire"—ce qui ne l'empêcha pas de parler éloquemment du Collège et de la loterie qui doit contribuer à son agrandissement. M. Baby fut très heureux dans les compliments qu'il adressa au président de la séance, qui déjà avait été l'avocat de cette belle cause. De vifs applaudissements souvent répétés, prouvèrent à l'honorable maire que sa voix trouvait toujours un écho sympathique au milieu des citoyens de Joliette. Après quelques remerciements adressés au public par M. Lajoie, Supérieur du Collège, la foule s'é-

coula lentement, emportant avec elle le doux souvenir de cette séance si bien organisée et si heureusement réussie.

UN SPECTATEUR.

Messieurs les Rédacteurs,

Le croirait-on, le rédacteur-proprétaire de la *Gazette de Joliette*, s'est enfin réveillé de son long sommeil. Lui, qui pendant de long mois, s'était contenté de servir à ses abonnés les plats réchauffés et depuis longtemps servis par d'autres journaux, a voulu enfin faire un coup d'éclat. Il s'est mis en tête d'improviser; mais comme la réflexion lui est aussi étrangère que le style, il est malheureusement tombé dans de regrettables écarts qui ne sont pas de nature à consolider sa réputation déjà ébranlée de penseur et d'écrivain.

Non contenté de la note peu flatteuse attachée au nom de quelques-uns des membres trop exaltés de l'enquête, tenue à l'occasion de la mort de J. C. Dufresne, tué accidentellement, par l'explosion d'un canon, la *Gazette*, a voulu mériter sa part d'éloge en dénaturant les faits relatifs à l'accident déplorable survenu à Joliette, le 24 juin dernier. Ainsi, dans son numéro de lundi, son rédacteur dans un article qui a dû lui coûter bien des sueurs et des babillements nombreux, disait: que depuis 20 ans le collège avait confié le canon à des mains inexpérimentées. Et comment le savez-vous donc M. le rédacteur, vous qui n'êtes à Joliette que depuis quelques années et ne connaissez pas plus les habitudes du collège que les élèves de cette maison ne parcoururent les colonnes de votre intéressant journal?

Au contraire, si quelqu'un à Joliette doit connaître quelque chose en fait de poudre, de canon et d'armes à feu c'est au collège, qui possède plusieurs sujets formés à l'école militaire, qui donne des leçons spéciales sur la fabrication de la poudre, sa force et ses effets, qui ne confie le canon qu'aux élèves les plus avancés dans leur cours, c'est au collège dis-je, qu'il faut les aller chercher. Mais dit le rédacteur logicien de la *Gazette*, un jeune homme a avoué dans l'enquête, qu'un jour, il avait chargé le canon du collège de 20 cuillères de poudre. Admettons ce fait, mais de ce que, pendant 20 ans, il est arrivé, une fois ou deux, qu'à l'insu des directeurs, un écolier ait commis des imprudences, est-il juste de conclure que le canon a toujours été confié à des mains inexpérimentées?

Pour moi, je pense que la conclusion la plus logique que l'on puisse tirer de l'argument de la *Gazette*, c'est que son rédacteur n'a pas plus appris la logique que la littérature ou l'éloquence.

Ce qu'il y a de plus charmant dans cet article de la *Gazette*, c'est que l'écrivain se réfute lui-même sans le savoir. Après avoir porté sa sentence sur l'inexpérience du collège à tirer un canon, il avoue que la charge ordinaire du canon est de onze cuillères de poudre, puis il ajoute, c'est avec onze cuillères qu'il a éclaté. Et pourquoi donc s'il vous plaît, sont-il inexpérimentés, puisqu'ils agissent selon les règles de la prudence en ne mettant dans le canon que la charge ordinaire? Mais, M. le rédacteur de la *Gazette*, qui êtes d'une santé délicate et qui dit-on, ne mangez qu'une demi livre de pain par jour, dirait-on raisonnablement que vous êtes inexpérimenté si votre ration ordinaire vous causait une indigestion grave et même la mort? Ce serait absurde. Et bien, c'est l'épithète qu'il faut attacher à votre raisonnement. Il est bon d'être prudent et de prévenir les accidents, le rédacteur de la *Gazette* a donné un témoignage de ces vertus lors de la campagne des volontaires contre les feniens, mais aussi, il faut être raisonnable, et sur prétexte de circonspection, ne pas jeter un blâme public sur une corporation respectable et qui n'a nullement mérité une pareille censure.

Quant au verdict du coroner, je ne puis comprendre pourquoi, après tous les témoignages de justification entière et complète qu'à rendu le collège, on ait pu omettre dans la formule le mot: "tué accidentellement." Voudrait-on insinuer qu'il l'a été volontairement? C'est absurde, puisque personne ne savait où il était, lors de l'explosion, et que d'ailleurs, les écoliers étaient eux-mêmes les plus exposés puisqu'il se trouvaient à dix pas du théâtre de l'accident.

Pourquoi donc ce silence que l'on ne garde pas ordinairement en pareille circonstance? Le public a déjà jugé et son jugement est loin d'être défavorable au collège Joliette.

Concluons de tout cela, qu'une fois de plus, le rédacteur de la fameuse *Gazette*, a voulu dans son journal rajeunir le fond par la forme et qu'à son ordinaire, le fond est resté creux et la forme vague et indécise.

S'il a de l'honneur et s'il conserve quelque respect pour la vérité, il devra s'empressement de rectifier les erreurs qu'il a avancées trop plus légèrement, plus innocemment que malicieusement.

Pardonnez-moi, MM. les rédacteurs de l'*Opinion* si j'ai tant tardé à répondre à la *Gazette*. La réponse en est bien simple et toute naturelle. N'ayant pas l'habitude de parcourir les colonnes de la *Gazette*, vu qu'il ne s'y trouve jamais rien de nouveau et ne la recevant que comme la plupart des citoyens de Joliette, parce que c'est une œuvre locale,—je n'ai eu connaissance de cette ruade imprévue que par la remarque d'un ami qui l'avait aperçue.

J'ai bien l'honneur d'être,
Messieurs les rédacteurs,
Votre très-humble serviteur,

" UN ÉLÈVE DU COLLÈGE JOLIETTE."

SIGNES EXTRAORDINAIRES.

Nous avons déjà parlé des choses étonnantes qui se passent dans le sud de l'Allemagne, des croix et têtes de mort qu'on voit sur les vitres. Un correspondant allemand écrivant sur ce sujet ajoute :

Vous savez qu'une loi récente, adoptée par le parlement allemand, enlève au clergé la surveillance des écoles. Après la promulgation de la loi, un maître d'école libre-penseur d'un bourg du pays de Bade, proche de Strasbourg, adressa à ses élèves un petit discours pour leur signifier qu'à l'avenir, dans ses instructions, il laisserait le bon Dieu de côté, ne leur parlerait plus que de la grammaire et de l'arithmétique. Et pour commencer, le magister décrocha du mur le Christ en croix et le fit disparaître. Mais tout à coup les élèves s'écrièrent:—Maitre, maitre! la revoilà, la croix!—Où cela, s'il vous plaît?—Là, sur la vitre. Et c'était vrai. Une croix apparaissait très distincte sur l'un des carreaux de la fenêtre. La nouvelle se répandit. De nombreux curieux vinrent constater la merveille. Dans plusieurs autres communes le même fait se pro-

duisit. Je cite encore cette anecdote: Dans une bourgade, comme un flot d'habitants de la campagne se dirigeait vers une maison dont les vitres portaient l'empreinte miraculeuse, un pharmacien, forte tête de l'endroit, se tenait sur le pas de la porte et se moquait plus ou moins spirituellement de ces pèlerins d'un nouveau genre.—Mais, dit l'un d'eux, vous qui riez, regardez donc votre devanture! Il lève les yeux et aperçoit le signe rédempteur sur l'une de ses vitres. Aussitôt, il court à son officine, en rapporte je ne sais quelle essence et en frotte le verre en ricanant. Rien n'y fait, l'image persiste. Alors, furieux, il brise la vitre d'un coup de poing. Mais aussitôt sur le carreau voisin la croix réapparaît instantanément.

Voilà les anecdotes qui courent le pays. Mais ce n'est pas tout. Quelques-unes de ces vitres, outre la croix, offrent des têtes de morts, des os en sautoir. Les habitants en concluent qu'ils sont menacés des plus effroyables malheurs. Il en arrive par bandes à Strasbourg qui se confessent et communient. Cela, je suis en situation de vous l'affirmer d'une façon absolue. L'existence matérielle de ces vitres à images est également hors de doute.

Elles sont très nombreuses. Une dame de Metz, appartenant au meilleur monde, en possède une qu'elle a recueillie sur place. Qu'y a-t-il au fond de tout cela? Je l'ignore. Il est incontestable que par certains procédés de vitrification, ceux que les peintres verriers mettent en œuvre, on peut obtenir dans les vitres les images, les desseins et les couleurs qu'on désire.

Des vitres ainsi préparées ont pu être posées en divers lieux, et pour admettre le fait miraculeux, il faudrait prouver qu'une vitre blanche apparaît d'une minute à l'autre avec une croix ou d'autres emblèmes. Tous les récits admettent cette instantanéité, mais elle ne m'est nullement démontrée, et je garde mes défiances jusqu'à preuve sans réplique.

Dans tous les cas, si ces apparitions sont le résultat d'une supercherie, elles n'en révèlent pas moins une grande surexcitation dans les esprits. Pour ourdir une machination semblable et sur une si grande échelle, il faut que des convictions bien vivaces aient été froissées et que des passions bien intenses se soient éveillées. Ce qui saisit surtout les imaginations, c'est que c'est dans le pays dont les soldats ont montré un inconcevable acharnement contre leurs voisins de l'Alsace. Ce sont les Badois qui ont pris la plus grande part au bombardement acharné de Strasbourg.

Des âmes timorées voient dans ces stigmates répétés l'annonce d'un châtement céleste. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les populations riveraines du Rhin redoutent beaucoup la reprise de la guerre, à ce point que beaucoup d'esprits frappés préfèrent abandonner le sol natal et émigrer.

La *Gazette des Campagnes* avait, la semaine dernière, un excellent article sur la nécessité de l'éducation industrielle et commerciale. Nous en détachons les lignes suivantes :

"Pendant trop longtemps, le Canadien a négligé ces études, et a oublié qu'il est appelé à vivre dans un milieu éminemment commercial; pendant trop longtemps il a retréci le cercle de ses aspirations, pendant trop longtemps il a cru que les seules carrières qui lui étaient ouvertes étaient le sacerdoce, l'agriculture et les professions libérales; pendant trop longtemps nos grandes institutions ont poussé les jeunes gens exclusivement vers ces carrières.

"Cet état de choses a produit des effets désastreux sur nos jeunes gens, l'encombrement des professions libérales et la pénurie de marchands instruits et capables en ont été la conséquence rigoureuse. Une multitude d'individus déclassés se sont vus sur le pavé, obligés de vivre en parasites, sans utilité pour la société; et pour le Créateur qui les avait placés dans le monde pour y remplir une tâche fructueuse.

"Des hommes remplis du désir de travailler au progrès de la patrie ont vu ce malheur et ont essayé de le faire disparaître. Le clergé que l'on voit partout où il y a quelque bien à produire, n'a pas été le dernier à s'engager dans cette nouvelle voie, l'un des premiers, au contraire, il a remarqué le déclassement de beaucoup d'hommes instruits et il a ouvert à la jeunesse studieuse un vaste champ d'action où elle peut conquérir une place honorable."

La *Gazette des Campagnes* dit que le collège de St. Anne a été l'un des premiers à comprendre cette nécessité de notre état social, et elle mentionne que depuis plusieurs années déjà, il y a dans cette maison d'éducation un cours commercial qui produit les meilleurs résultats.

IMPORTANTE DÉCOUVERTE.

Tous connaissent, dit un journal, *The Household*, les terribles ravages que fait la picote sur la figure de ceux qui en sont atteints. Il est remarquable cependant qu'on ne voit jamais sur le crâne ces marques ineffaçables, même après la plus terrible attaque de cette maladie, les cheveux étant un préservatif contre ces tristes effets.

Récemment, un médecin anglais, ayant remarqué ce fait, pensa que du coton ou de la laine soyeux non ouvrés, *coton wool*, appliquée sur la figure et le corps de picotés, pourraient les protéger de la même manière que les cheveux protègent le crâne, et par conséquent empêcher que la maladie ne laisse des traces. Ayant sous ses soins une couple de variolés, il fit aussitôt son essai. Dans l'un et l'autre cas, la maladie était maligne. L'un des malades, une jeune fille de quinze ans, eut une éruption abondante qui imprima ses marques ordinaires sur toutes les parties du corps non protégées. Dans l'un et l'autre cas aucune trace de la maladie ne parut sur les parties couvertes de laine.

Pour faire cette application, on peut procéder de la manière suivante: Aussitôt que les pustules commencent à paraître, on lave avec du collodion de petites parties de la figure d'environ un pouce carré, et on le couvre immédiatement d'une couche mince et uniforme de fine laine; la laine s'attache aussitôt à la peau, si elle est appliquée avant que le collodion s'évapore. Lorsque toutes les parties de la figure sont ainsi recouvertes, on étend dessus une solution d'amidon ou de gomme.

L'amidon ou la gomme peut être appliquée de nouveau de temps à autre pour empêcher le déplacement de la laine par le mouvement du corps. Cette couverture est laissée jusqu'à ce qu'une croûte sèche tombe des autres parties malades. En vue des résultats, l'expérience d'un pareil traitement mérite d'être renouvelée.